

Jean-Louis SICAUD

Jean-Louis est une vieille connaissance. De par notre formation pendulaire, nous sortons du même nid. Nous avons ainsi partagé de nombreux moments ensemble. Faisant partie de la même grande famille, nous avons toujours gardé le contact, sautant sur chaque occasion qui nous était donnée pour perpétuer et renforcer notre amitié. Jean-Louis est un épicurien à l'esprit communicatif qui nous emmène rapidement dans son monde. Il y cultive un art de vivre très personnel, proche de la nature et à l'écoute des autres.



aussitôt. Je vais épater Jean et lui démontrer que cette pluie intermittente qui retarde le lâcher tant attendu ne m'impressionne pas. Je lève la main, pouce tendu pour faire signe

que oui. Le gars enlève les cales, je quitte le parking, je remonte la piste, je m'aligne, je décolle... Et la pluie s'intensifie tout à coup. Le tour de piste se passe très bien malgré tout, atterrissage compris et je rentre au parking, à moitié aveuglé par une véritable averse cette fois. Je descends et rejoins Jean au club-house. Il me fait une gueule pas possible.

Le lendemain, j'étais viré et il me fallut terminer le brevet dans un autre club... qui venait d'ailleurs de naître : l'aéro-club Clément Ader à Muret.

Ensuite il y a eu la période de l'ALAT sur laquelle je ne souhaite pas m'étendre mais je peux dire que je n'ai cessé toute ma vie de regretter ce choix, qui, en plus, m'avait fait trahir l'Armée de l'Air envers laquelle j'avais un engagement moral. Ma punition a sans doute été de passer à côté de la carrière aéronautique. Après, je n'ai plus volé pendant très longtemps ou très peu, occasionnellement. Et puis l'ULM est arrivé. J'ai trouvé là une magnifique occasion de revenir sur ma passion. Le trois axes, ça allait de soi ; mais j'ai passé la qualif paramoteur et ensuite pendulaire avec lequel j'ai connu mes plus grandes joies. J'ai notamment possédé pendant quelques années la "Cacahuète", petit monoplace ultra-léger fabriqué par un copain, Jean-Claude Lopez, génial constructeur : moteur Solo sous une aile de vol libre "lightning". Enfin, il y a quelques années, j'ai rencontré Michel Anglade, numéro un de l'hélico. Il m'a breveté et qualifié sur deux appareils à turbine : l'Alouette 2, appareil de légende et le Bell 206, le célèbre Jet Ranger de la guerre du Vietnam.

Il se révèle d'ailleurs toujours de très bon conseil. Son parcours lui a appris à prendre du recul sur les événements et de la hauteur sur la situation. Philosophie oblige puisqu'il a enseigné cette discipline. Le rôle du professeur dans le film "le cercle des poètes disparus" semble parfaitement lui correspondre. Cet esprit vif et bouillonnant a pratiqué toutes les formes de vol et s'est offert pour la retraite une licence de pilote hélicoptère, d'une certaine façon le couronnement d'un parcours de passionné d'aéronautique.

Littéralement fasciné par l'appareil, il a entrepris de relater dans un livre la vie de son instructeur, un personnage hors du commun lui aussi. Ce livre vient de sortir et nous livre toutes les ficelles de cette merveilleuse façon de voler. L'ouvrage est accessible et facile. C'est le premier d'une série puisque Jean-Louis est en train d'en finir un autre sur le parcours d'Henri Pescarolo. Il écrit également des chansons, des poèmes avec des projets plein la tête, il affronte la vie à 100 à l'heure. Jean-Louis est, croyez-moi, un vrai copain au contact duquel on s'enrichit toujours et on ne s'ennuie jamais.

♦ **Ghislain Fournier : Qui es-tu ?**

♦ **Jean-Louis Sicaud : Un amoureux de la Vie, des plaisirs qu'elle peut**

offrir et, avant tout, de l'exceptionnel privilège de pouvoir voler.

Quel est ton parcours professionnel ?

Après un engagement spontané de trois ans au titre de l'ALAT (Aviation Légère de l'Armée de Terre) pendant la guerre d'Algérie et quelques démêlés amers avec l'autorité militaire me conduisant à renoncer à cette carrière, j'ai repris des études supérieures de Sciences et ensuite de Lettres m'amenant à une maîtrise de Philosophie. Cette période estudiantine fut possible grâce à une bourse d'études à Dakar et ensuite une place de surveillant dans l'Education Nationale pendant plusieurs années. C'est donc tout naturellement que j'enchaînai dans la noble fonction de professeur où je ne sévis pas assez longtemps car je devins trop tôt chef d'établissement (proviseur ou principal selon les "boîtes") ce qui me réduisit pendant de longues années au triste rôle d'administratif.

Quel fut ton parcours aéronautique ?

A 14, 15 ans, avant qu'on ne me mette à la porte du lycée de Fès et que mes parents ne soient obligés de me placer en pension en France,

je passais une grande partie de mon temps, sur le terrain d'aviation de "Darmarès" où je me rendais en vélo le plus souvent avec mon copain Cyril que je n'ai jamais revu depuis mais dont je sais qu'il a fait une carrière de pilote de ligne. On "fayotait", on nettoyait les planeurs, on rangeait, on tirait, on poussait, on graissait le treuil et, de temps en temps... on avait droit à quelques minutes de "ciel" sur un biplace, 25S ou C800.

Plus tard, à Toulouse, en terminale, j'ai fréquenté l'aéro-club de Lasbordes, titulaire d'une bourse de l'armée de l'air. Malheureusement, à sept heures de vol, au moment où le "lâcher" s'annonçait par la succession exclusive des tours de piste il m'arrive l'incident suivant :

"- Tu vas me lâcher Jean ?

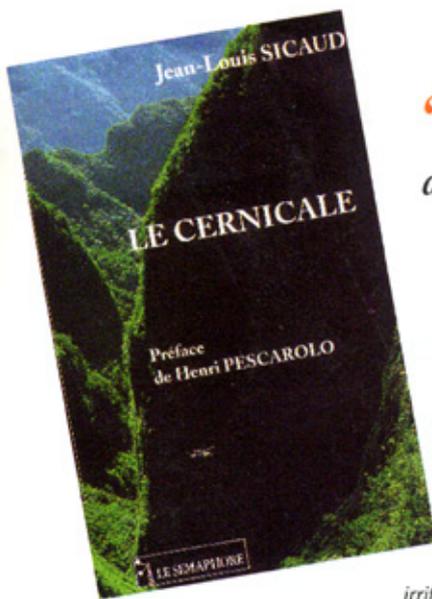
- Je ne sais pas, cette petite pluie est quand même gênante..."

Le moniteur et moi, on est dans le D112, moteur tournant, au parking. Jean Dague descend, laissant tourner le moteur :

"- Je reviens tout de suite !" Il s'éloigne, disparaît dans les bureaux. A ce moment, un quidam qui passait avise le Jodel ronronnant et me voit en place pilote. Il me fait un signe interrogatif.

"- J'enlève les cales ?"

Le destin tient à peu de choses. Une idée fulgurante s'impose à moi



Quelle est ta discipline préférée ?

Sans hésiter : le pendulaire. C'est le vol à l'état pur, le pilotage le plus instinctif qui soit. C'est celui qui rapproche le plus de l'oiseau.

Existe-t-il un ordre de difficulté ?

Le pendulaire est sans doute le plus facile parce que le plus naturel. L'hélico est assez complexe et surtout fatigant ; c'est un appareil prodigieux qui permet n'importe quoi mais il faut sans cesse le contraindre, le retenir. Avec le temps, c'est comme pour le reste, ça devient un réflexe et on se sent devenir bon mais on n'a quand même pas intérêt à trop se détendre.

Quant au paramoteur, pas si simple qu'on ne l'imagine, il offre une sérieuse difficulté : c'est la phase de décollage, le gonflage de l'aile qu'on ne réussit pas systématiquement. En l'air, ça va tout seul mais alors, on est limité par la force du vent.

Ces disciplines sont-elles complémentaires ?

Le fait de les pratiquer toutes amène sans doute à une meilleure maîtrise du vol et du milieu aérien. Ceci dit, l'une ne favorise pas forcément l'usage de l'autre. Par exemple, mes qualif hélico ne m'évitent nullement mes "emmerdes" au gonflage paramoteur.

As-tu d'autres passions dans la vie ?

Oui : j'ai été longtemps fauconnier :

“ A la terrasse d'un café je suis un éternel frustré car il passe devant moi tant de gens dont je ne sais rien, dont je ne saurai jamais rien : tant de rencontres qui ne sont pas pour moi. ”

je pratiquais la chasse au vol. Mais en fait, c'était sans doute, pendant une longue période de sommeil aéronautique, une façon de voler par oiseaux interposés.

Et j'aime le sport ! J'ai longtemps pratiqué la natation avec ferveur. Maintenant que le chlore des piscines irrite trop mes yeux, je me tourne vers le vélo, le VTT, la marche dans les collines. Quant au ski, je tiens à mon intégrité physique, je me trouve trop vieux, j'ai posé les bâtons.

Enfin, je suis guitariste et j'écris des chansons depuis toujours.

A une période de ma vie, à mes débuts dans l'enseignement, pendant les grandes vacances, je faisais la manche dans les restos. Un jour, à Royan, un grand monsieur distingué, m'appelle à sa table, me donne un pourboire royal et me glisse sa carte de visite : François Chalais, journaliste. "J'aimerais que vous reveniez demain ; je voudrais que mon ami Marcel Amont entende votre chanson : La Balance, elle pourrait l'intéresser."

J'ai hésité, mais finalement, malgré les copains qui me poussaient je ne me suis pas rendu au rendez-vous ; j'étais un jeune con jaloux de ses chansons....

Quel est ton plus beau souvenir de vol ?

Un après-midi, au-dessus de l'aérodrome de Libourne, les Artigues-de-Lussac. Il y avait du thermique et, pour la première fois, avec la "Caca-huète", moteur coupé, je montais. Malheureusement, à un moment donné, malgré l'absence d'altimètre, je me suis trouvé trop haut, trop embarqué surtout, une sorte de pétoche tout à coup et alors j'ai tout fait pour redescendre, cassant de ce fait la magie du moment.

Ton plus gros malheur ?

Mon copain Emile, engagé le même jour que moi, venant du

même aéro-club. Dans les gorges, en Algérie, il n'était pas rare de voler plus bas que les tireurs isolés, cachés dans les falaises. Emile aux commandes de son L19 a reçu une balle dans la tête. Plus tard, j'ai aussi connu un moment très dur quand mon instructeur, Jean-Marie Durand, notre instructeur mon cher Ghislain, s'est tué absurdement, et on peut le dire, bien malgré lui. Il ne voulait plus du tout s'intéresser aux 3 axes ; cependant, un copain de la dernière heure lui a forcé la main pour un essai... fatal.

On ne devrait jamais céder aux pressions extérieures.

Ta devise ?

On a toujours le temps. L'école de la Vie a démontré à l'excité que j'étais, toujours pressé d'arriver, de réussir, que le calme, le sang-froid et surtout la patience sont de loin plus importants.

Qu'est-ce qui te motive ?

Le plaisir d'être en l'air sur une machine volante, quelle qu'elle soit et de sentir qu'on est provisoirement le maître, qu'elle réagit à vos actions. Et puis tout est beau : le décollage qui vous libère du monde des terriens, la balade, les sensations, même l'atterro : j'adore les prises de terrain et, quand elles sont bien réussies, le retour n'est même pas frustrant car on reste sur le goût d'une dimension supérieure.

As-tu un message à délivrer aux lecteurs ?

Oui. Si vous êtes passionnés de vol, n'hésitez jamais à tout sacrifier à votre passion.

Si j'avais été moins tiède à mes débuts, si j'avais accepté d'abandonner une certaine forme de liberté, j'aurais sans doute connu le métier des ailes, le plus beau du monde.

Depuis quand écris-tu ?

Depuis très longtemps, des chansons, des nouvelles, des pièces de théâtre pour mes élèves.

Quels sont tes projets littéraires ?

Si Le Cernicale, les aventures aéronautiques de Michel Anglade, marche comme on peut l'espérer, il y aura une suite : Les Contes de l'aile qui tourne. En attendant, je planche sur les exploits très éclectiques d'Henri Pescarolo. Je suis déjà au 10^e chapitre du Casque vert. Enfin, j'envisage une synthèse de l'ULM par une approche poétique : Comme l'oiseau.

Que t'apporte l'écriture ?

Ça me permet de découvrir les événements dans leur réalité la plus intime et, même s'ils ne me sont pas personnels, de les vivre à mon tour d'une certaine façon. Depuis Le Cernicale, je me sens une âme d'aventurier ! Les souvenirs de Michel sont devenus les miens. Ça me fait un passé très enrichi.

Aurais-tu une blague pour finir ?

Pas une blague, une anecdote très authentique. Nous sommes dans un grand champ près de Milly-la-Forêt. Deux candidats au Championnat de France s'entraînent sur l'Alouette II. Michel, au sol, les suit très attentivement. Moi, je suis en arrière, abrité dans la cabine du 2^e hélico car il fait froid dehors.

Soudain, l'Alouette bascule, descend très vite, se pose brutalement. Michel court vers l'appareil ; je gicle de mon abri et le rejoins. Mais déjà les deux pilotes ont bondi à terre et courent à toute vitesse vers la haie toute proche sur laquelle, l'un et l'autre, secoués par un énorme rire, pissent, pissent interminablement.

En fait, ils s'étaient raconté en vol une connerie qui avait déclenché le fou rire total, irrésistible, les obligeant à poser d'urgence ! ■